

LA TRANSCRIPTION DES NOMS GRECS
DANS LES INSCRIPTIONS LATINES :
LE CAS DES ASPIRÉES.

Gérald PURNELLE

Université de Liège, C.I.P.L.-L.A.S.L.A.

Summary:

The first transcription of the Greek aspirate stops was *c* for χ , *p* for ϕ and *t* for θ . In the first century B.C. appeared *ch*, *ph* and *th*. It became the standard graph.

The paper studies the distribution of the two graphs for χ and θ in a corpus of more than 5 000 Greek proper nouns in Latin inscriptions. The datas for each aspirate were divided into six classes :

- I initial aspirates without a mute in the same word;
- C internal aspirates without mute and with consonantal initial;
- V internal aspirates without mute and with vocalic initial;
- IS initial aspirates with a mute in the same word;
- CS internal aspirates with mute and with consonantal initial;
- VS internal aspirates with mute and with vocalic initial.

The test of Pearson (the chi-square test : $\chi^2 = \sum \frac{(O-T)^2}{T}$) allowed me to compare these classes two by two, depending on three factors : the position of the aspirate in the word; the nature of the initial when the aspirate is internal; the presence of a mute in the word.

The analysis shows that the presence of a mute in the word influences the use of *c* for χ . On the other hand, the *th*-graph is more frequent at the initial position than in the middle of the word, which is not the same for χ . The explanation of these issues depends on the graphic and psychological mechanisms of the engraver's choices. For him the *ch*-graph is less usual than *th*. Some facts, like the use of *h* in unetymological places (*Euthychiae*, *Anthiochae*, *Dhydymus*), confirm that explanation. All the conclusions illustrate the graphic and psychological nature of most of the orthographical variations.

1. Présentation de la recherche

On connaît bien les habitudes des écrivains et des graveurs romains dans leur manière de transcrire les mots grecs en latin⁽¹⁾. Ainsi, pour le cas qui nous occupe, on sait qu'ils ont d'abord utilisé les signes latins des sourdes correspondantes pour noter les occlusives aspirées grecques : *c* pour χ , *p* pour ϕ , *t* pour θ : *Caletyce*, *Pampila*, *Pantagato*. Amenés à noter des phonèmes inconnus du système latin, les Romains de la République ancienne ont dû se contenter d'une approximation en recourant aux signes des phonèmes les plus proches dans leur propre langue.

Ultérieurement, c'est-à-dire dès le 1^{er} s. avant notre ère, les milieux cultivés, ayant accédé à la connaissance du grec, ont créé une nouvelle graphie sous la forme de digrammes, pour noter à la fois la nature sourde et aspirée des trois phonèmes grecs et les distinguer clairement des sourdes simples. Ce sont *ch* pour χ , *ph* pour ϕ et *th* pour θ : *Machaera*, *Philomusus*, *Theodora*. Cette solution, plus respectueuse de la phonologie grecque, devint rapidement la norme de transcription de ces phonèmes, tant dans les textes littéraires que dans les inscriptions, même si l'ancienne graphie resta toujours attestée dans les documents épigraphiques, prenant un rang de variante dont il conviendra de préciser la nature.

D'autre part, dès le 1^{er} s. avant notre ère encore, l'évolution du ϕ qui, s'étant spirantisé, a trouvé son correspondant exact en latin, a favorisé l'apparition de la graphie *f* : *Difilo*.

L'aspiration initiale grecque a subsisté longtemps, et sa notation abondante en latin en est la preuve; elle est cependant fréquemment omise, comme dans les mots latins.

La recherche ici présentée a pour objet l'étude de la répartition des deux graphies habituelles qui rendent les occlusives aspirées dans les inscriptions latines : la norme (les digrammes) et les signes de sourdes. Cette analyse est menée à plusieurs niveaux : selon chaque aspirée, selon les dates et selon plusieurs facteurs relevant de l'environnement immédiat des phonèmes étudiés⁽²⁾.

L'application de cette analyse à l'aspirée ϕ rencontre un problème particulier. Il ne s'agit pas, comme dans le cas de χ et θ , de traiter deux graphies, mais trois : *ph*, *p* et *f*. Il ne s'agit plus d'opposer une graphie savante devenue normale et une graphie archaïque phonétiquement moins précise, mais d'étudier la substitution progressive d'une graphie phonétiquement parfaite aux deux solutions plus anciennes. Très tôt après l'apparition de *f* le graphie *p* tombe quasi en désuétude; elle est en tout cas réduite à des effectifs si faibles qu'ils ne donnent aucune prise à l'analyse quantitative. Dès lors, afin d'assurer la plus grande homogénéité aux résultats présentés, je me suis borné à ne traiter dans la présente recherche que les deux seules aspirées qui peuvent valablement se comparer l'une à l'autre, χ et θ .

Les effectifs complets sont actuellement en cours d'analyse. Les résultats qui sont présentés dans les pages qui suivent portent sur un important échantillon; leur analyse a pour but essentiel d'introduire la méthode mise au point pour l'étude du problème posé et ne revêt donc aucun caractère définitif.

La méthode utilisée est à la fois quantitative et qualitative. Disposant d'un corpus suffisamment volumineux, il m'a été possible de recourir à l'ordinateur pour opérer dans cet ensemble divers regroupements, diverses distinctions, divers comptages, et notamment appliquer la méthode statistique aux groupes ainsi établis. J'ai pour ce faire recouru au test de Pearson, appelé aussi test du χ^2 .

Ce test a permis de comparer la répartition des deux graphies concurrentes (le digramme et le signe de la sourde) dans une série homogène d'effectifs avec leur distribution dans une autre et d'évaluer la probabilité d'obtenir aléatoirement les écarts constatés entre les deux groupes.

La conclusion tirée des divers moyens mis en œuvre vise à cerner la nature exacte de la norme graphique et de la graphie variante et à distinguer les raisons qui, selon les circonstances, ont pu déterminer les choix et les erreurs des graveurs.

Comme l'emploi des graphies concurrentes pour un même phonème grec a varié dans le temps, il est nécessaire d'envisager l'étude de nos données dans une perspective chronologique et de regrouper les attestations par siècles⁽³⁾.

2. La nature des données

Une première constatation, touchant la nature des données, porte sur le caractère radicalement majoritaire de la norme de transcription : la proportion que constituent les variantes *c* et *t* reste relativement restreinte (15.64 % pour *θ* et 23.26 % pour *χ*; 11.5 % et 17 % au 2^e s.).

De cette remarque, il ressort que notre propos sera en fait d'étudier à partir de cette minorité variante divers phénomènes qui illustreront : soit les tendances d'une minorité de graveurs, moins corrects — et moins cultivés — que les autres; soit les tendances de tous les graveurs, même cultivés, lorsqu'ils se trompent et ne respectent pas la norme, que leurs erreurs soient dues à la distraction, au manque d'application ou à quelque ignorance particulière. Dans les développements qui suivent, j'ai choisi de désigner du terme de "graveur" le responsable de l'orthographe observée, que le texte ait fait l'objet d'une préparation par un *ordinator* ou qu'il ait été gravé directement sur la pierre.

On notera, par ailleurs, qu'un nom grec attesté dans une inscription latine n'a pas nécessairement été prononcé lors de sa transmission, que ce soit en grec ou en latin. Certains ont vraisemblablement été lus en grec. Bien que le nombre de cas assurés soit restreint, il permet de supposer qu'une grande quantité des attestations où la norme est respectée ont été de la même manière lues et transcrites à partir d'une source en grec. Le tableau 1 contient les noms où le graveur n'a pas transcrit l'aspirée au moyen d'un graphème latin, préférant conserver tel quel le signe grec lu sur l'original.

Tableau 1 : Emploi du signe grec en transcription

<i>Epaφru</i> < d > <i>itus</i>	1-2	<i>Xrusanθus</i>	+3	<i>Eutyχiae</i>	1-2
<i>Theoφilus</i>	1-2	<i>Xrysis</i>	1-2	<i>Eutyχus</i>	1-2
<i>Θeodorus</i>	+1	<i>Xrysis</i>	1-2	<i>Eutyχia</i>	2-3
<i>Eπαρχis</i>	+1	<i>Xrysis</i>	1-2	<i>Eutyχio</i>	+3
<i>Mosχidi</i>	+2	<i>Xrusanθus</i>	+3	<i>[E]τυχii</i>	3-4
<i>Xrucomalluc</i>	3-4	<i>Xrysi</i>	+3	<i>Eutyχie</i>	+4

On remarque en premier lieu que cet emploi du signe grec est plus fréquent pour *χ*; le signe *X*, plus familier au lecteur romain que les autres signes d'aspirées, est simplement repris comme tel à partir de l'original lors de la translittération.

Par ailleurs, lorsque le nom contient un upsilon, celui-ci est généralement transcrit par *Y*, c'est-à-dire translittéré, plus rarement par *V*, jamais par *I*, ce qui corrobore l'hypothèse d'un original écrit en grec.

Dans un même nom peuvent apparaître deux signes grecs : *XRVSANΘVS* et *XRYCOMALLVC*. Quand un nom contient deux aspirées, l'une peut être transcrite normalement et l'autre notée par son signe grec : *Theoφilus*.

Enfin, un autre exemple, *Hoinanthius* (4^e–6^e s.), présente un cas de translittération à côté d'une graphie normale; dans le nom *Phyche* (1^{er}–2^e s.), le *ϕ* et le *ψ* ont été confondus.

3. L'analyse statistique

Pour approcher par l'analyse les raisons du choix que font les graveurs entre la graphie normale et la graphie archaïque moins précise, j'ai étudié la répartition de ces deux solutions selon trois facteurs différents : 1. la position de l'aspirée dans le nom, à l'initiale ou à l'intérieur; 2. dans ce dernier cas, la nature du phonème initial (consonne ou voyelle); 3. la présence ou l'absence d'une occlusive sourde ailleurs dans le nom. La combinaison de ces trois paramètres a conditionné la distribution des effectifs de chaque aspirée dans six classes différentes :

Classes de répartition des effectifs

I	aspirée initiale sans sourde :	<i>Theodorus</i>
C	aspirée interne sans sourde et avec initiale consonantique :	<i>Dorotheus</i>
V	aspirée interne sans sourde et avec initiale vocalique :	<i>Athenaeus</i>
IS	aspirée initiale avec sourde :	<i>Theodotus</i>
CS	aspirée interne avec sourde et avec initiale consonantique :	<i>Timotheus</i>
VS	aspirée interne avec sourde et avec initiale vocalique :	<i>Agathopus</i>

Pour chaque aspirée, les effectifs de la norme et ceux de la graphie sourde ont été comparés au moyen du test de χ^2 selon chaque facteur.

La répartition de *ch* et *c* pour X

Les tableaux 2 à 4 présentent, pour χ à chaque siècle, les valeurs des χ^2 après comparaison, dans les six classes prises deux à deux, des effectifs des deux graphies concurrentes, selon la position de l'aspirée, selon la nature de l'initiale quand l'aspirée est interne, selon l'absence ou la présence d'une occlusive sourde dans le mot. Dans tous ces tests, je me suis appliqué à ne comparer entre elles que des classes ne présentant qu'un seul paramètre variant.

A titre d'exemple, la première valeur (0.8) a été obtenue par l'application de la formule $\chi^2 = \sum \frac{(O-T)^2}{T}$ aux données suivantes :

Observés	<i>ch</i>	<i>c</i>	Total		
I	423.83	40	463.83	91.4 %	8.6 %
C	169.83	20.67	190.50	89.1 %	10.9 %
Totaux	593.67	60.67	654.33		
Théor.	<i>ch</i>	<i>c</i>			
I	420.83	43			
C	172.84	17.66			

Sans entrer dans une explication développée de ce test, il suffit de savoir qu'à toute valeur du χ^2 correspond une probabilité d'obtenir aléatoirement les différences de répartition observées dans les effectifs. Plus la valeur du χ^2 est faible, plus la répartition a des chances d'être aléatoire : une valeur de 1 indique 10 chances sur cent; une valeur de 0.15 indique 70 chances sur cent. Le seuil critique se situe à la valeur 3.841,

correspondant à une probabilité de 5 pourcents. Une probabilité supérieure (c'est-à-dire un χ^2 inférieur) est considérée comme aléatoire; une probabilité inférieure à 5 % est considérée comme significative, c'est-à-dire permet de poser l'influence d'un facteur quelconque comme cause des différences de distribution.

Tabl. 2 — *X* : Position de l'aspirée, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
I/C	.8	.3	2.8	
I/v	3.1	.7	3.9	.7
IS/CS	0.0	2.5	.2	0.0
IS/vs	1.3	5.6	.1	1.7

Tabl. 3 — *X* : Nature de l'initiale, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
C/v	.5	1.3		
CS/vs	2.9	1.0	.6	1.9

Tabl. 4 — *X* : Présence d'une sourde, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
I/IS	44.0	1.2	4.1	.6
C/CS	33.6	9.0	10.5	
v/vs	40.1	6.8	12.9	.6

Dans le tableau 2, qui compare les effectifs des occurrences initiales de χ aux occurrences internes pour chaque siècle⁽⁴⁾, on voit qu'à deux exceptions près, les répartitions des graphies normale et archaïque dans les classes sont aléatoires; le facteur de position n'a donc pas d'impact sur le choix de la graphie de transcription du χ .

De même, lorsque le χ est interne, la nature consonantique ou vocalique de l'initiale du nom n'a aucun effet sur le choix de la graphie (tableau 3).

Par contre, la présence d'une sourde (tableau 4) influence de manière significative l'emploi de *c* pour χ : cette graphie est toujours employée plus fréquemment quand le nom contient une sourde.

Tabl. 5 — *X* : Ordre décroissant des pourcentages de la norme selon les classes

1 ^e s.	%	2 ^e s.	%	3 ^e s.	%
init.	91.4	cons.	91.7	cons.	91.2
cons.	89.1	init.	89.7	voc.	90.0
voc.	86.6	voc.	86.3	init.	75.3
cons. srd.	63.8	init. srd.	85.2	voc. srd.	60.1
init. srd.	62.9	cons. srd.	76.0	init. srd.	57.6
voc. srd.	54.9	voc. srd.	71.0	cons. srd.	53.5

Le tableau 5, qui pour les trois premiers siècles⁽⁵⁾ place les six classes de noms contenant un χ en ordre décroissant du pourcentage d'occurrences de la norme graphique (*ch*), donne une idée de l'impact de chacun des trois facteurs et de la manière dont

ils se hiérarchisent. On voit nettement que les trois classes présentant une sourde figurent toujours en fin de liste et sont les moins riches en graphie normale. Les deux autres facteurs n'ont pas d'influence décisive, puisque, tant au début qu'à la fin de chaque liste, l'ordre des classes varie d'un siècle à l'autre.

La répartition de *th* et *t* pour Θ

Tabl. 6 — Θ : Position de l'aspirée, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
I/C	18.0	1.6	5.4	9.2
I/V	45.1	19.6	10.5	20.4
IS/CS	0.0	.8	9.2	
IS/VS	10.8	3.8		

Tabl. 7 — Θ : Nature de l'initiale, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
C/V	4.9	2.6	.1	.9
CS/VS	19.1	10.0	10.0	3.0

Tabl. 8 — Θ : Présence d'une sourde, liste des χ^2

	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
I/IS	17.5	12.3		
C/CS	.3	1.2	1.3	3.3
V/VS	11.1	8.0	6.5	.9

Tabl. 9 — Θ : Ordre décroissant des pourcentages de la norme selon les classes

1 ^e s.	%	2 ^e s.	%
init.	95.7	init.	95.5
cons.	87.2	cons.	92.1
cons. srd.	85.4	cons. srd.	87.8
init. srd.	84.3	voc.	85.7
voc.	80.3	init. srd.	83.7
voc. srd.	62.8	voc. srd.	69.0

Les résultats sont sensiblement différents pour θ . La position de cette aspirée dans le nom joue un rôle généralement déterminant (tableau 6), surtout lorsque le nom ne contient pas de sourde. La présence d'une sourde influence significativement le choix d'une graphie en *t*, sauf si ce nom commence par une consonne (tabl. 8). La nature vocalique de l'initiale ne joue en défaveur de la norme que s'il contient une sourde (tableau 7).

Si, pour évaluer la part relative que prend chaque facteur dans la variation, on se reporte au tableau 9, on voit que chaque facteur est plus ou moins efficient : la classe à initiale vocalique sans sourde est toujours rejetée parmi les classes à sourde; toutes les

classes contenant une sourde sont en fin de liste; enfin la classe des aspirées initiales sans sourde est toujours en tête de liste, avec le plus grand pourcentage de norme. Mais on note aussi qu'à l'exception de la dernière classé (aspirée interne avec sourde et initiale vocalique) les pourcentages de la norme sont à la fois assez élevés et fort proches les uns des autres (entre 95 et 80 %).

L'examen de ces huit tableaux permet déjà de comparer utilement les deux aspirées et de noter de grandes différences dans la manière dont, pour chacune d'entre elles, les effectifs se répartissent selon les deux graphies.

Il convient d'abord de s'interroger sur la signification des trois facteurs et sur les conditions dans lesquelles ils fonctionnent.

La différence de répartition selon la position de l'aspirée a-t-elle une base phonétique? Une éventuelle évolution phonétique de θ se serait-elle produite plus tôt (ou plus tard) à l'initiale? Une telle hypothèse se heurte, me semble-t-il, à plusieurs difficultés, notamment l'absence générale de traces établies d'une telle évolution à des dates aussi élevées que le premier et le deuxième siècles. Expliquer ce facteur sur de telles bases reviendrait à supposer qu'une des deux graphies, détournée de son usage habituel, a été utilisée pour noter le nouveau phonème, en opposition à l'autre; que les graveurs les moins savants ou les moins appliqués sont aussi les plus soucieux d'exactitude phonétique; enfin, que cette évolution conditionnée s'est produite pour θ mais non pour χ .

On peut, à la rigueur, supposer que dans les attestations où le nom a été entendu en grec, l'aspirée a été acoustiquement mieux perçue à l'initiale que dans le cours du nom. Mais on sait que tous les noms transcrits n'ont pas nécessairement été entendus : certains ont été lus dans une des deux langues.

Il faut donc plutôt voir dans cette variation selon la position un phénomène purement graphique. Conscient de l'origine du nom qu'il transcrit, le graveur est souvent soucieux de marquer clairement sa nature grecque d'une manière ou d'une autre. A ce titre, le caractère h joue dans les inscriptions latines le rôle d'un signal indiquant un mot grec, de la même manière que l' y , autre signe réservé. A telle enseigne que l'emploi de ces caractères h et y comme repère peut aller à l'encontre de l'étymologie et de la phonétique et conduire à de véritables hyperhellénismes graphiques : une sourde originelle peut être notée comme une aspirée au moyen d'un digramme. Cet emploi parasitaire du h peut apparaître dans un nom contenant par ailleurs une véritable aspirée : *Thyche*, *Phothus*, *Nichephoro*. L'erreur peut aussi affecter une sourde sans que joue l'influence d'une aspirée voisine : *Megisthe*, *Prochne*, *Melphomene*. Dans le premier cas, l'aspirée coexistant avec cette sourde marquée d'une hypercorrection est transcrite correctement au moyen d'un digramme (*Euthychia* — il s'agit alors d'un report) ou au moyen de la simple graphie archaïque (*Euthycio* — il s'agit alors d'un transfert.)

Souvent, l'analogie avec un groupe consonantique grec peut provoquer ou faciliter le recours à de semblables hyperhellénismes graphiques, que le mot contienne ou non une aspirée réelle. Quelques exemples : *Amianthus*, *Thrallus*, *Amynthae*, *Anthiochae*, *Threcedipnus*, *Teraphne*.

L'emploi indu du caractère h peut par ailleurs prendre des voies plus paradoxales et s'appliquer à d'autres signes que ceux des sourdes, tant est grande sa valeur comme signal de l'origine grecque du nom : *Dhydymus*, *Pæbhus*, *Hyghiae*.

Ce rôle de repère que joue le caractère h est confirmé par l'usage qui en est fait à l'initiale devant voyelle. L'aspiration initiale a été globalement mieux respectée que

le caractère aspiré des occlusives, d'un bout à l'autre de la période étudiée, et ceci bien qu'en latin elle fût particulièrement caduque : 90.38 % contre 76.74 % pour χ et 84.36 % pour θ . De même, le caractère h apparaît fréquemment à l'initiale de noms où l'étymologie ne pose aucune aspiration : *Horestes, Heutyches, Histe[fanus]*. Il joue donc le même rôle à cette position. On sait d'ailleurs qu'il s'est introduit dans l'orthographe et la prononciation purement latine, comme l'indiquent les exemples souvent cités⁽⁶⁾, tel le poème 84 de Catulle, devenu célèbre dans tous les manuels.

De ce qui précède, on conclura qu'en notant correctement une aspirée (telle que θ) par un digramme, le graveur ne s'applique pas seulement — et pas nécessairement — à rendre aussi parfaitement que possible la réalité phonétique du graphème ou du phonème grec qu'il transcrit. Il cherche aussi à signaler le caractère grec du nom et, peut-être, à faire montre de ses connaissances de la langue ou, du moins, de son onomastique, ainsi que de la norme de transcription qu'il a apprise. Ce qui, on le voit, ne va pas sans erreurs.

C'est donc au moyen de semblables arguments que l'on peut expliquer le rôle que joue la position du θ dans sa transcription normale. Rien d'étonnant si la graphie normale th est proportionnellement plus fréquente à l'initiale du nom. Cette position-phare, où l'aspirée transcrite est plus visible qu'à l'intérieur, attire l'œil et permet de marquer dès le début du nom sa nature grecque. Le graveur, inconsciemment, songe plus facilement à l'indiquer en transcrivant correctement un θ initial, alors qu'une aspirée interne, perdue dans le cours du mot, saute moins aux yeux.

Un fait singulier vient confirmer le caractère purement graphique et psychologique du rôle de l'initiale. Un τ initial reçoit proportionnellement plus souvent le report ou le transfert de l' h d'une aspirée qu'un π ou un κ à la même position (*Phartenopeus, Agatophus, Chorintus, Parnachi, Euthycio, Thelespori*). Si l'on considère tous les noms qui dans notre corpus contiennent à la fois une aspirée et une ou plusieurs sourdes, on constate qu'il n'y a pas de différence de répartition entre les occurrences avec et sans report selon la position de π (tableau 10).

Tableau 10 : Report du signe h vers π selon la position

Observés	p pour π	ph pour π	Total		
interne	602	20	622	96.78 %	3.22 %
initial	523	14	537	97.39 %	2.61 %
Théor.	p pour π	ph pour π			
interne	603.75	18.25			
initial	521.25	15.75		$\chi^2 = 0.374$	

Si l'on cumule les occurrences de κ et π , le résultat ne varie pas⁽⁷⁾ (tableau 10).

Tableau 11 : Report du signe h vers κ et π selon la position

Observés	c, p	ch, ph	Total		
interne	1 370	26	1 396	98.12 %	1.86 %
initial	745	17	762	97.77 %	2.23 %
Théor.	c, p	ch, ph			
interne	1 368.18	27.82			
initial	746.82	15.18		$\chi^2 = 0.145$	

Par contre, le χ^2 est significatif si l'on compare la proportion des reports vers τ à l'intérieur et à l'initiale (tableau 12).

Tableau 12 : Report du signe h vers τ selon la position

Observés	t pour τ	th pour τ	Total		
interne	1 936	109	2 045	94.67 %	5.33 %
initial	370	32	392	92.04 %	7.96 %
Théor.	t pour τ	th pour τ			
interne	1 927.16	117.84			
initial	378.84	23.16			$\chi^2 = 4.280$

La position produit les mêmes effets lorsque l'aspirée prise en compte apparaît dans un nom contenant par ailleurs une autre aspirée (*Chrysantus*, *Crysanthi*, *Thaliarcus*, *Teocharis*) : le facteur est déterminant pour θ , non pour χ (tableau 13).

Tableau 13 : Répartition des graphies de χ et θ dans les noms à deux aspirées

χ , 1^{er} -2^e s.

Observés	ch	c	Total		
initial	57.17	4.50	61.67	92.70 %	7.30 %
interne	81.67	12.67	94.33	86.57 %	13.43 %
Théor.	ch	c			
initial	54.88	6.79			
interne	83.95	19.38			$\chi^2 = 1.432$

θ , 1^{er} -2^e s.

Observés	th	t	Total		
initial	77.50	14	91.50	84.70 %	15.30 %
interne	80.33	32.67	112.50	71.41 %	28.59 %
Théor.	th	t			
initial	70.90	20.71			
interne	87.04	25.46			$\chi^2 = 5.094$

Le graphème th , employé correctement ou à tort, a donc une fonction bien précise au niveau purement graphique.

Avant de comparer les deux aspirées, il reste à étudier les deux autres facteurs : la présence d'une occlusive sourde et la nature vocalique de l'initiale.

Dans l'un et l'autre cas, il ne semble pas qu'il faille chercher l'explication du côté de la phonétique. Peut-être, phonétiquement, la présence d'une sourde dans un nom a-t-elle pu produire pour le graveur une certaine uniformisation des occlusives à l'audition. Quoi qu'il en soit, on peut poser qu'inconsciemment, sachant qu'il doit noter une vraie sourde dans le nom, le graveur a pu être induit à omettre le h de la norme de transcription.

Ce facteur, relativement significatif pour θ , est le seul dont l'influence s'exerce sur la transcription du χ , et ceci de manière radicale.

Quant à l'influence d'une initiale vocalique sur la notation du θ par une sourde, elle ne donne prise, actuellement, à aucune explication, phonétique ou autre. La mise en parallèle de ce facteur avec les deux autres sur le plan graphique ne rencontre cependant aucune objection majeure. Sans doute les graveurs trouvaient-ils une allure plus grecque — ou moins grecque — aux noms commençant par une voyelle.

Pour en venir à la comparaison des deux aspirées, on peut dire qu'elles s'opposent manifestement dans l'esprit des graveurs. Soit χ leur est moins familier ou moins perceptible en tant que phonème grec, et sa transcription normale est moins automatique; soit la graphie normale leur paraît moins représentative d'un mot grec.

La première ligne du tableau 14 compare, pour chaque siècle, les effectifs totaux (toutes classes confondues) des deux graphies pour χ et θ . On voit que la différence de répartition pour chaque aspirée n'est jamais aléatoire. La différence est toujours en faveur de θ : la norme *th* est toujours plus fréquente que *ch*.

Tabl. 14 — Comparaison chronologique de X et θ

CH/TH	1 ^e s.	2 ^e s.	3 ^e s.	4 ^e s.
TOTAL	23.2	10.4	5.4	9.1
I	7.4	6.0	4.5	
C	.4	0.0	3.7	
V	2.7	0.0	8.1	1.0
IS	9.5	0.0	9.2	3.0
CS	24.4	7.4	.2	0.0
VS	1.5	0.0	10.2	

La même comparaison, en inversant les paramètres (classe par classe, tous siècles confondus, tableau 14), montre que la différence apparaît particulièrement dans la classe des aspirées initiales sans sourde et dans les classes avec sourdes.

On constate donc que les graveurs ont une tendance significative à moins respecter la norme transcrivant le χ et tendent à l'assimiler *graphiquement* à une sourde, ce qu'accentue la présence d'une sourde dans le même nom. Cette tendance de χ à la notation sourde est corroborée par deux faits connexes.

Lorsqu'un χ noté *c* coexiste avec une sourde originelle, il transfère vers celle-ci le caractère *h* qui aurait dû l'accompagner plus facilement que ne le fait un θ noté par *t* (*Euthycia*, *Ephagatus* — tableau 15).

Tableau 15 : Transfert du *h* de χ et θ vers une sourde

Observés	sourde	transfert	Total		
<i>c</i> pour χ	404	58	462	87.45 %	12.55 %
<i>t</i> pour θ	181	14	195	92.82 %	7.18 %
Théor.	sourde	transfert			
<i>c</i> pour χ	411.37	50.63			
<i>t</i> pour θ	173.63	21.37		$\chi^2 = 4.06$	

Par ailleurs, la sourde κ n'a quasiment pas tendance à recevoir un *h* parasite, à la différence de τ (tableau 16).

Tableau 16 : Report du signe *h* vers κ et τ

Observés	<i>c, t</i>	<i>ch, th</i>	Total		
κ	990	9	999	99.1 %	0.9 %
τ	2 305	142	2 447	94.2 %	5.8 %
Théor.	<i>c, t</i>	<i>ch, th</i>			
κ	955.22	43.78			
τ	2 339.78	107.22		$\chi^2 = 40.69$	

Le graphème *ch* est donc moins habituel que *th*.

Les deux principaux faits qui ont été dégagés, l'influence de la sourde sur la notation de χ et celle de la position sur la transcription de θ , sont d'une certaine façon liés. X étant transcrit moins fréquemment selon la norme, il l'est assez peu pour que sa notation ne varie pas selon la position. C'est donc, inversement, parce que θ est transcrit plus fréquemment selon la norme qu'il l'est encore mieux à l'initiale. En fait, les deux facteurs fonctionnent dans des directions opposées : la position initiale dans un sens positif — le respect de la norme, et la présence d'une sourde dans l'autre — sa négligence.

4. Conclusion

Les phénomènes de variation graphique qui apparaissent en grand nombre dans les inscriptions grecques et latines sont une source d'information essentielle pour l'étude de l'évolution phonétique. Ceux qui s'y adonnent ne se font pas faute d'y recourir abondamment pour découvrir, expliquer, illustrer, confirmer. J'espère avoir montré, par l'examen d'un cas particulièrement riche dans un contexte précis (la transcription dans une autre langue) et par les conclusions qui en ont provisoirement été tirées que l'analyse de ces phénomènes à cette fin doit s'armer de prudence et tenir compte de l'influence fréquente de divers facteurs. Ceux-ci fonctionnent principalement au niveau graphique du processus de transcription. L'orthographe, dont l'origine et l'évolution, dans les systèmes alphabétiques, est essentiellement phonétique, souffre souvent, au cours de son histoire, d'accidents divers dont les causes ne sont pas toujours linguistiques. L'orthographe forme un système plus ou moins rapidement fixé qui peut fonctionner, varier, en un mot "vivre" comme un monde clos générant ses propres variations,

sans influence majeure de l'évolution phonétique ou, dans le cas présent, de l'origine du porteur du nom transcrit. Sa vie dépend essentiellement de la manière dont son utilisateur, en l'occurrence le graveur, la perçoit.

NOTES.

- (1) Cfr, p. ex., Fr. BIVILLE, *Graphie et prononciation des mots grecs en latin*, Paris, 1987.
- (2) J'ai choisi de présenter dans cette communication les premiers résultats d'un chapitre de la thèse de doctorat à laquelle je travaille actuellement; basée sur le corpus complet des noms propres grecs de Rome constitué par H. Solin (Heikki SOLIN, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin, 3 v., 1982.), elle étudie, au moyen des méthodes qui vont être décrites, les mécanismes de transcription de grec en latin aux points de vue phonétique, morphologique et graphique.
- (3) J'ai choisi d'adopter globalement les dates de H. Solin, sans méconnaître qu'il a pu, à l'occasion, commettre des erreurs, mais en me fiant à sa prudence, qui l'a notamment poussé à recourir fréquemment à une datation fort large et à attribuer deux voire trois siècles à bon nombre d'inscriptions (exemples : 2^e -3^e s., 1^{er} -3^e s.). Ces effectifs à datation plus large ont été répartis dans chaque siècle concerné : les noms datés "du 1^{er} au 3^e s." voient leurs effectifs répartis équitablement à raison d'un tiers par siècle; les attestations datées du 1^{er} ou du 2^e s. sont ramenés pour moitié à l'un et pour moitié à l'autre. C'est cette redistribution qui explique les décimales des tableaux présentés plus loin.
- (4) Lorsque les effectifs théoriques sont insuffisants, la case correspondante est laissée vide.
- (5) Les effectifs du quatrième siècle sont généralement trop faibles pour fournir des pourcentages significatifs.
- (6) Cfr NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1953, p. 85.
- (7) Les effectifs des reports vers κ , trop faibles, interdisent de leur appliquer utilement le test.

Gérald PURNELLE
Rue des Augustins, 6
B-4000 Liège